

Faire, c'est croire en attendant de comprendre

Max KOHN, psychanalyste, écrivain

Dans son livre *Croyances*, Henri Atlan¹ fait le point en ce début de XXI^{ème} siècle sur le nom de religion qui s'organise selon lui sur un modèle chrétien étendu aux autres monothéismes autour de professions de foi explicites comme condition d'appartenances, c'est-à-dire des énoncés de dogmes. Il existe par ailleurs des croyances pratiques dans des représentations collectives organisées autour de rituels et de mythes dans des traditions anciennes sans dogmes ni professions de foi où la répétition et la prescription du rituel précèdent des interprétations. Le faire n'est qu'une croyance pratique dont le sens est construit par l'interprétation. Ce peut être une déconstruction d'interprétations différentes où le rituel lui-même est modifié, supprimé ou remplacé, par exemple avec la fin des sacrifices et l'advenue du christianisme ou du judaïsme post-sacrificiel après la destruction du second temple de Jérusalem.

La croyance ne précède pas forcément le mythe et le rite. Des gestes et des paroles sont transmis depuis des temps immémoriaux qui n'illustrent pas nécessairement la vérité d'un mythe. Faire précède l'énoncé. Le rituel traditionnel précède la rationalisation dans le mythe qui est secondaire par rapport aux formes de vie qu'elles expriment. Les expériences du sacré sont pour H. Atlan des phénomènes neuropsychiques à l'origine de représentations diverses de divinités. Certaines expériences mystiques communes à différentes cultures sont intralinguistiques et donnent accès à une autre réalité. Les

phénomènes se présentent à nous comme des « interprétandes » devant être interprétées pour être intégrées dans une vision cohérente du monde. La survie de notre espèce vient de cette « pulsion interprétatrice ». Nous sommes des machines à fabriquer du sens. La préférence d'Atlan va vers le judaïsme pré ou post-religieux proche des religions primitives ou ritualistes. Il reprend la définition du mot religion de Cicéron qui fait dériver le mot du latin *legere*, « recueillir » avec le sens de retenue, de scrupule et d'attention dans l'accomplissement du rite plutôt que de celui du latin *ligere*, « lier » indiquant que la religion relie les hommes entre eux et la divinité. Faire, c'est croire en attendant de comprendre. L'existence de nombreux Juifs non religieux et athées montre que la religion n'est qu'une partie d'une identité collective. Les représentations collectives de cultures différentes n'ont été pendant longtemps que des formes élémentaires de la vie religieuse comme pour Émile Durkheim² qui cherchait à définir la religion comme propriété universelle des sociétés humaines. Mais comme le dit Cornelius Castoriadis³, Dieu n'existe que pour les peuples où on trouve le mot « Dieu ».

Atlan en dialoguant avec Spinoza, William James et Wittgenstein, nous enseigne que la différence ne se situe pas entre croire et ne pas croire, mais entre le sot crédule et l'intelligent avisé. Pour Spinoza, certaines croyances pratiques font qu'on peut vouloir y croire. La confusion peut être totale entre information et communication ouvrant la voie à la superstition par exemple dans l'opinion publique qui ne trouve sa justification que dans le plus grand nombre qui la partagent. Il faut circonscrire des régimes différents de croyance pouvant coexister sans se confondre.

Atlan H., *Croyances. Comment expliquer le monde ?* Paris, Autrement, 2014.

² Durkheim É., (1912), *Les Formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie*, Paris, PUF, 1979.

³ Castoriadis, C., *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1975.